

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean-Paul Daoust, Thierry Dimanche, Marc Landry

Jocelyne Felx

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (2006). Review of [Jean-Paul Daoust, Thierry Dimanche, Marc Landry]. *Lettres québécoises*, (123), 40–41.



☆☆☆☆

Jean-Paul Daoust, *Cinéma gris*, Montréal, Triptyque, 2006, 76 p., 17 \$.

Le dandy gris perle

Surtout rien de lisse ni de monotone !

Paul Morand, dans un poème intitulé « Ode à Proust », évoque du célèbre écrivain « l'agonie douce / de dandy gris perle et noir ». Je pense à ces vers quand je lis Jean-Paul Daoust tant dans son œuvre les objets du désir appartiennent à un domaine excédentaire, à un excès de réel qui participe du « pas comme les autres » et de l'« en plus ». Éveiller le désir en relevant la perception par le condiment d'un effet de fascination est au cœur de sa poésie. L'effet de fascination consiste à attirer le regard sur un objet à l'aide d'une incitation extérieure pour mieux dissimuler l'ennui. L'expérience du *spleen*, ou du désir paradoxalement sans objet, est d'ailleurs le thème du recueil *Dimanche après-midi*, paru en 1982, et qui valut au poète une petite notoriété. Poète, Daoust l'est dans la mesure où il excelle à faire surgir, par-delà les images exubérantes, voire hypertrophiées, un discours qui dit beaucoup sur la vérité des passions et de l'ennui, sentiment qu'il redoute.

LA MANIÈRE OPÉRA

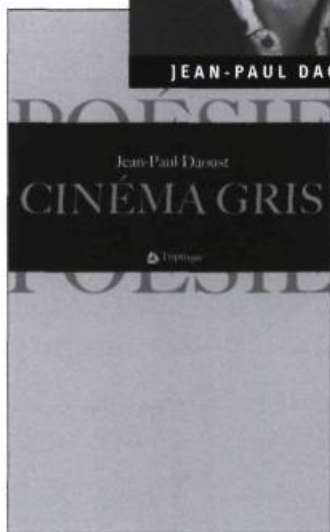
Depuis trois décennies, l'œuvre de Daoust témoigne de la réalité amoureuse des gais. Le mode hégémonique hétérosexuel s'est affaibli sous la poussée des discours postmodernistes et postféministes et, à l'évidence, dans son dernier recueil, *Cinéma gris*, l'idée de la marge se fait plus ténue. L'aspect stéréotypé des signes de l'homosexualité qui donnait une exaltation factice à sa poésie dans des livres tels *La peau du cœur et son opéra* suivi de *Solitude* (1985) et *Les poses de la lumière* (1991) s'est estompé au profit d'une représentation des signes amoureux moins influencée par une certaine « parade d'existence ». Les signes de l'amour ne renvoyant plus à la radicale différence, l'autoreprésentation comme gai s'intègre dans l'espace social et culturel imprégné des valeurs hétérosexuelles. L'œuvre devient un miroir réfléchissant les plaisirs goûtés auprès de l'amant. Daoust tisse des réseaux connotatifs à l'intérieur desquels peut se percevoir la réalité amoureuse immuable que cherche à peindre le recueil. Ce sont des signes matériels qui donnent immédiatement une joie parfaite ou, plutôt, essentiellement convenable. Pleins et affirmatifs, ils ont une origine sensible et font de Daoust, dans ce livre, un fin interprète des signes de l'amour.

LE « CINÉMA DES DRAPS »

Daoust reprend dans *Cinéma gris* la forme du quintil en vers libres, comme dans *Les poses de la lumière*, paru il y a quinze ans ; mais alors il en faisait trop et pimentait exagérément le propos. Généralement, son registre expressif et communicatif cultive l'ivresse du *spot*, du leitmotiv et de l'humour aguicheur. Dans *Cinéma gris*, des mots tels *lèvres, langue, ange, gris, cinéma, américanité, champagne, orchidée, diamant* et *dira*, qui paraissent contenir le caractère rêvé particulier de ses amours, ne témoignent pas nécessairement d'une griserie du réel liée à cette Amérique désinvolte,



JEAN-PAUL DAoust



euphorique, hyperbolique et entichée de cinéma propre à son œuvre. Ils expriment plutôt, me semble-t-il, la différence accumulée d'une progression, Daoust arrivant dans de nouvelles régions, sous d'autres latitudes de la vie. D'ailleurs, subtilement, l'épithète « gris » qualifiant le cinéma dans le titre du livre renvoie au troisième âge plutôt qu'à l'idée de monotonie ; à ce stade où l'amoureux pèse mieux la fragilité de l'amour et de la vie. Le poète entrevoit même un temps où de beaux livres s'écriront sans lui. Comme en témoin le quintil conclusif du recueil :

*à vouloir gratter la grotte du ciel
semer le sol de buildings fluorescents
éclairer la ville de garçons magiques
on écrira des recueils grandioses
mais je ne dirai plus rien (p. 68)*

NATURE ET INTIMISME

Dans cette vision, plus sobre, de soi et de l'autre, il n'est pas question pour autant de nier le rôle du fantasme, de minimiser la place prépondérante qu'il occupe dans l'organisation du désir chez ce poète. Il suffit de lire son magnifique recueil *Les cendres bleues* (1990), poème narratif versifié et autobiographique, auquel il fait référence dans ce quintil, pour s'en convaincre :

*je n'ai jamais été beureux
les poèmes n'y peuvent rien
les amours une manière opéra de meubler
les labyrinthes de l'enfance maudite
la feuille oubliée l'arbre et l'oiseau (p. 53)*

Daoust aime semer des rappels, de livre en livre. En témoigne le titre du recueil *Cobra et Colibri* qui vient de paraître aux Éditions du Noroît et qui s'inspire d'un des plus beaux quintils de *Cinéma gris*.

Cette « manière opéra » par laquelle on entend vivre pleinement, même si le fantasme invite à s'évader du réel, a souvent partie liée avec la nature dans *Cinéma gris*. Certes, il y a plus que la simple contemplation des spectacles de la nature dans ces fragments poétiques, mais quand Daoust a la faiblesse de se pencher avec une certaine aménité sur le paysage, cet abandon nous vaut un beau recueil.

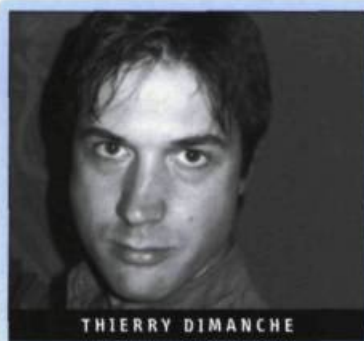
☆☆

Thierry Dimanche, *De l'absinthe au thé vert*, Montréal, l'Hexagone, 2006, 104 p., 14,95 \$.

Science, jeu et poésie

L'esprit sur le qui-vive à chaque mot.

On ne peut s'empêcher de voir dans le recueil de Thierry Dimanche l'écho lointain de la poésie de Renaud Longchamps. D'entrée de jeu, sa poésie a le mérite de stimuler l'attention du lecteur, de le rendre « actif » et de l'amuser par ses audaces. Dans *De l'absinthe au thé vert*, le poète nous



THIERRY DIMANCHE

rappele que l'histoire biologique est indissociable de l'histoire géologique. Thé et absinthe sont liés ici à l'expérience vitale et aux forces régénératrices de la terre. Comme chez le poète beauceron, le thème de l'origine renvoie à la lecture du monde et de l'univers d'un point de vue scientifique. La séduction qu'exerce le thème de la plante dans ce livre a partie liée avec la biologie moléculaire.

EXPLORÉEN

Dans *De l'absinthe au thé vert*, la compétence linguistique normale n'est pas toujours suffisante pour interpréter le brouillage déterminé par l'intertexte de nature scientifique. La lecture référentielle sous-tend un discours qui peut paraître absurde ou surréaliste sans l'être. Afin de nous signifier que la forme dépasse le contenu, comme d'autres décorent le bitume au pochoir, Dimanche mise parfois sur la saisie visuelle du poème et sur les jeux typographiques. Le conflit entre science et jeu poétique génère un texte singulier. Même l'image du serpent, liée à la symbolique érotique des rêves, suggère la forme de l'ADN. La structure séquentielle des parties du livre, d'intérêt inégal, ajoute à l'audace « exploréenne ».



UN DOUX DÉLINQUANT

Est-ce pour apaiser les chocs reçus de la « vallée tendue de l'ADN » (p. 75) ou pour calmer les préoccupations existentielles que le poète boit du thé vert et de l'absinthe, boissons aux propriétés multiples (vermifuges, antioxydantes, etc.) ? Avec un brin d'humour, l'esthétique de Dimanche favorise l'éclatement incessant des formes. Jaillissement de portions de vie, la notion de textes à « déchiffrer » reprend son sens dans *De l'absinthe au thé vert*. Malheureusement, le discours manque de vrai poids, même si Dimanche entremêle, sur tous les tons possibles, le niveau moléculaire à celui de l'écosystème, osant même imaginer cette « mutation » au vers célèbre d'Alfred Desrochers :

Car
je
suis
un
fils
déçu
de
chaînes
reptiliennes (p. 26)

Sentiment poétique

De la difficulté d'avancer.

Je ne sais plus qui a dit que lorsque l'art cessa d'être considéré comme une création pour devenir l'expression des sentiments, chacun put devenir artiste, puisque tout le monde a des sentiments. Telle fut mon impression à la lecture du recueil *Ruines prévisibles* de Marc Landry. D'entrée de jeu, le lien entre le vouloir-dire et le dire détonne dans ce livre. Certes, un petit nombre de pages rassurent un peu sur les dons de poète de Landry, ce dernier ne manquant pas de sensibilité et son angoisse n'étant pas puéile. Mais pour la rigueur de l'expression, il ne faut pas insister !

INSUFFISANCES

Ce livre sur la déception et les travers du temps, écrit par un homme parmi d'autres, n'est pas achevé, tant s'en faut. L'auteur, qui a du sentiment, n'échappe pas aux maladroitures d'un premier recueil. Abus d'épithètes et de déterminants, vers superflus, images disparates et redondance trahissent une pensée plutôt laborieuse :

Se soulève

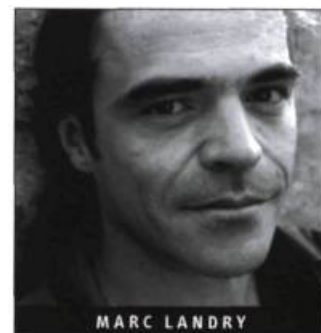
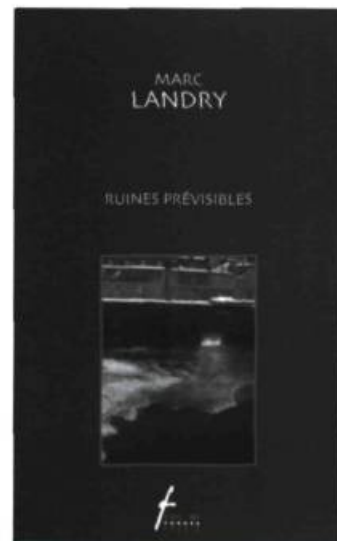
*L'ozone d'une étincelle
l'échange du vivant
les pieds sur terre de mes retraites
où l'amante à ma gorge
règle l'horloge de mes bris* (p. 32)

Cet écheveau difficile à démêler reproduit les plis et les doublures d'un discours où de multiples sens cherchent à se loger. N'y cherchons pas ces formes d'associations négligées, ces jeux désintéressés ou un certain onirisme chers aux surréalistes. Landry parle maladroitement de défaitisme, d'impasse planétaire et d'échec amoureux. Devant sa propension agaçante aux effets, on a l'impression qu'il cherche à parer le discours de la marque du poème, telle une signature illisible qui authentifierait le poète par le certificat de son illisibilité. Dans un poème, l'énigme ne devrait pas bloquer l'intelligence du lecteur mais la provoquer ; or, ce n'est pas le cas ici.

NOS MISÈRES

On retrouve dans *Ruines prévisibles* des similitudes avec le recueil *Sur le fond de l'air* de Louis Jacob, paru il y a plus de vingt ans. Ce poète trifluvien de la première heure des Écrits des Forges, maison d'édition qui fête ses trente-cinq ans cette année, a su mieux nous dire qu'il suffit souvent, pour être terrorisé, d'un « rien » de réel.

☆
Marc Landry, *Ruines prévisibles*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2005, 72 p., 10 \$.



MARC LANDRY